1re ANNÉE. — N° 6. 40 CENTIMES LE NUMÉRO 4 Juin 1882.

L'ESPRIT

JOURNAL SPIRITUALISTE

Paraissant toutes les Semaines

RÉDACTEUR EN CHEF

J. DE CORADDA

—

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus

—

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

5, BOULEVARD DENAIN, 5

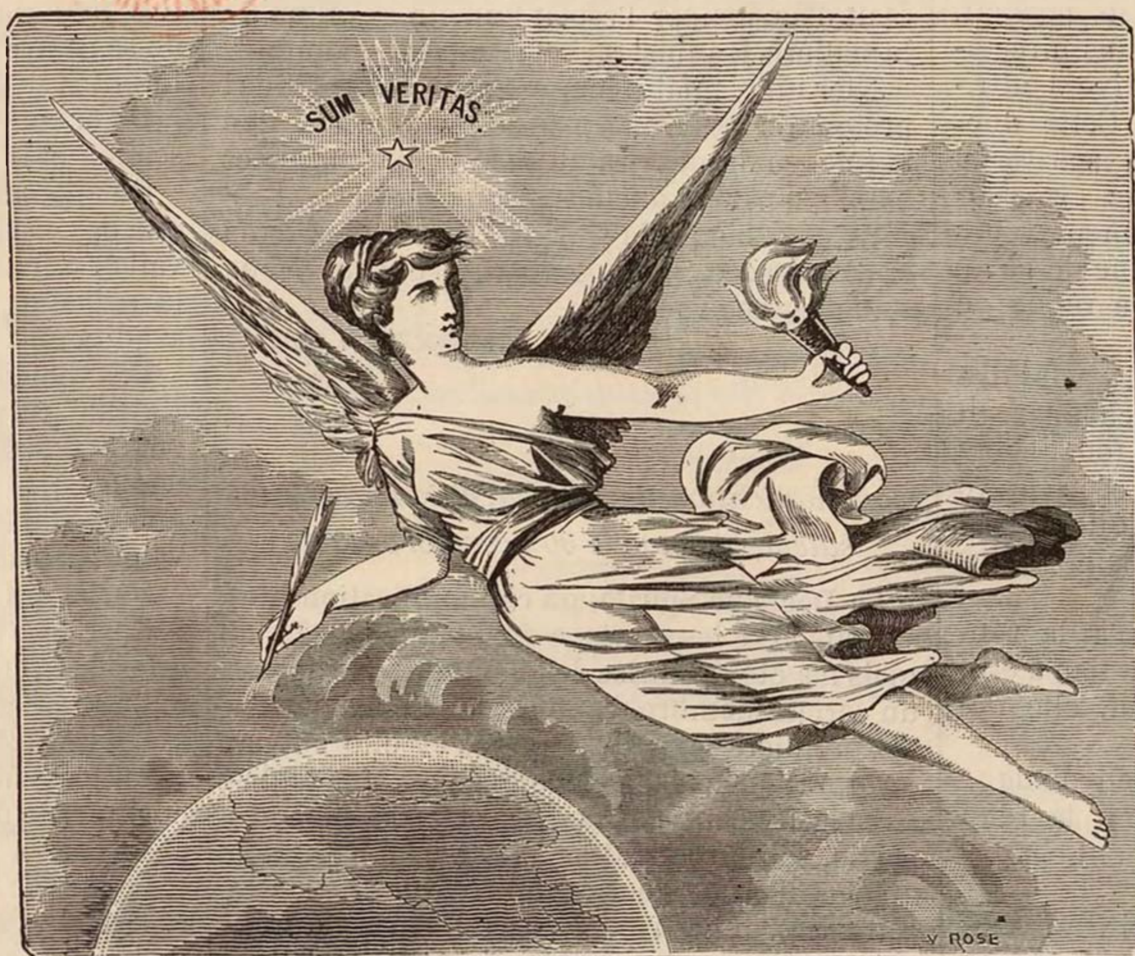
—

ABONNEMENTS:

Trois Mois. . . . . . 5 francs

Six Mois. . . . . . . 8 —

Un An . . . . 15 —



ADMINISTRATEUR

ALPHONSE MOMAS

—

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus

—

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

5, BOULEVARD DENAIN, 5

—

ANNONCES :

La ligne. . . . . . . 2 francs

Réclames. . . . . . . 3 —

SOMMAIRE

—

LE SPIRITUALISME . . . . . ERDNAXELAG.
PHILOSOPHIE POLITIQUE . . S. SURGENT.
L'HOMME (ÉTUDE) . . . . . . ALPHONSE MOMAS.
QUELQUES LIGNES D'IGNOTUS, DU FIGARO. . . . . J. DE CORADDA.
NOS CONFRÈRES . . . . . . PARKOS.
THÉATRES. . . . . M. CLERYANE.
FEUILLETON : LES AVENTURES DE ROCAMBOLE APRÈS SA MORT. . . . . ALPHONSE MOMAS.
PETITE CORRESPONDANCE. . .

LE SPIRITUALISME

—

Le Spiritisme existe par la Foi, pour la Foi et, dans la Foi.

Toute conversation spirite qui s'écarte de la Foi ne donne aucun fruit. Ce sont des mots plus ou moins sonores que l'on prononce, mais vagues, qui ne définissent rien, qui n'expliquent rien. C'est comme un son discordant lancé dans l'espace.

Le point de départ, et le but de toutes choses sont Dieu. La distance qui sépare le départ de l'arrivée est nécessairement toute en Dieu.

Se dire spirite, et n'avoir qu'une Foi douteuse que l'on façonne à son goût, qu'on asservit à ses besoins, et vouloir qu'autrui la partage parce qu'on affirme qu'elle est l'expression de la vérité révélée. c'est offenser le Créateur, c'est outrager la doctrine, car, c'est fausser ses bases fondamentales, qui sont : Le vrai! le grand! l'Immuable!

Être spirite, ce n'est pas être sorcier.

Celui qui parle, inspiré par Dieu, évite toute discussion qui s'écarte du but à atteindre, et qui dégénère en supposition plus ou moins hypothétique ; il s'abstient d'abord, et agit ensuite par la persuasion, se confiant dans le secours des bons esprits. Il triomphe par la persévérance.

La lutte à soutenir par les vrais spirites, pour la propagation de la doctrine, se limite à l'exposé des principes et à leur affirmation ; les subtilités de raisonnement ne servent qu'à embarrasser le jugement.

Beaucoup de savants ont pénétré dans les groupes qui se sont formés, et ont dénaturé la vérité par des élucubrations insensées ; ce qui est vrai s'explique simplement et se comprend aisément. Il faut se méfier de ces hommes, leur jactance fausse la raison et entraîne les natures faibles, à l'erreur.

Le spiritisme est la doctrine de la vérité, de la justice pour tous, de la fraternité, de l'amour, de la clémence et de la charité. Tous les hommes sans distinction de classe, ni de secte, sont invités à prendre part à ce sublime banquet de la pensée intelligente. Les uns ont à enseigner, les autres à se fortifier, d'autres à apprendre et, tous ensemble, à marcher vers le Bien. Que ceux qui sont pour enseigner, se gardent de tromper ceux qui les écoutent, les effets de l'erreur rejailliraient sur eux.

Il serait plus aisé de tarir l'Océan avec une coquille de noix, que de faire pénétrer l'erreur dans l'Esprit divin.

Dira-t-on : La Foi ne s'impose pas ! — Sans doute. Mais, elle s'enseigne, se communique et se donne par les exemples. Qu'un athée assiste à une séance de spiritisme, la première fois il en sortira en affectant l'indifférence, si toutefois il ne dit pas, que les spirites sont des insensés. Il sera cependant ébranlé. S'il y retourne, un sentiment de curiosité s'éveillera en lui : et il éprouvera le désir d'y retourner encore. Dans ce cas, il arrive presque toujours, (si le groupe qu'il fréquente est sérieux,) qu'il abandonne le vide de l'athéisme pour l'ardente vie de l'âme.

Pour obtenir ce résultat, il importe que la doctrine soit enseignée et pratiquée telle qu'elle est, c'est-à-dire sans subterfuges, sans ostentation. Elle est le rayon de lumière qui dissipe l'obscurité, qui réchauffe le cœur, inonde l'esprit de clartés toutes puissantes, elle est l'idéal de la simplicité, de l'égalité intelligente, de la justice immaculée ; elle nous révèle le principe de toutes choses, d'une façon toute compréhensible ; elle nous apprend la mission qui nous incombe, la récompense qui attend ceux qui font bien, la nature du châtiment réservé à ceux qui font mal : Châtiment qui laisse ouverte la porte du repentir, au delà de laquelle on retrouve l'espérance.

Elle est aussi une sauvegarde pour l'homme, qui acquiert ainsi la certitude, de retrouver tous ceux qu'il a aimés et qui ne l'abandonnent jamais ; il sait, grâce à elle, que leur esprit veille sur lui, qu'ils s'affligent de ses peines, se réjouissent de ses joies, et qu'enfin la mort, au lieu d'être la fin de tout, est la continuation de la vie, dans des conditions meilleures.

Penser, que le spiritisme est contraire aux lois divines, c'est être impie, car de tous temps on a demandé l'avénement de cette doctrine bénie, en prononçant ces paroles : -- Notre Père qui êtes aux cieux. Que votre règne arrive. — Demander cela, c'est demander à Dieu de vouloir se manifester d'une manière telle, qu'on puisse l'approcher de plus en plus. Quel moyen plus efficace d'affirmer son règne que celui d'établir des rapports constants avec nous, par l'intermédiare des esprits qui ont vécu sur cette terre : ces paroles sont de la part de l'homme, une prière ; de la part de Dieu, une promesse. Le Christ qui les enseigna, était bien l'Envoyé de Dieu, car il apprit par elles à toute l'humanité que Dieu l'aimait, connaissait ses souffrances et ses espérances, qu'il tarirait les unes et réaliserait les autres.

Interpréter d'une façon personnelle cette simple phrase du *Pater*, c'est souvent demander une injustice, car ou l'on semble craindre, soit un passe droit, soit un oubli; ou l'on demande ce que l'on n'a pas mérité, dans les deux cas on doute de la sagesse de Dieu.

Pour que ces paroles eussent un sens, il fallait une doctrine nouvelle, modifiant toutes les autres, et, établissant entre les esprits de l'espace et les mortels, un lien de solidarité, afin que, s'aidant mutuellement, ils pussent, les uns et les autres, concourir plus directement au perfectionnement des divers attributs de l'harmonie universelle. Cette doctrine, c'est le Spiritisme!!! Le spiritisme révélé aux hommes devient donc la religion universelle, sous l'enseignement voulu des esprits. Elle est la vraie doctrine de l'avenir dans toutes ses parties. C'est le règne de Dieu qui arrive!!!

Tout en respectant le principe, il y a des distinctions qui ne doivent pas échapper; il existe une différence considérable (en dehors des proportions), entre le corps d'un esprit élevé et celui d'un esprit primitif, et cette différence s'affirme principalement par la sensibilité des organes.

L'esprit modifie la matière, jusqu'à la rendre docile à ses volontés, afin qu'au lieu d'être une source de difficultés pour lui, elle devienne un auxiliaire.

Un esprit élevé, dématérialise en quelque sorte la matière dont il est revêtu, il la rend de plus en plus idéale par l'affinement, la pureté qu'il lui donne.

Un corps déjà épuré par son esprit, ne peut concevoir qu'une matière épurée au même degré. Mais, cela ne veut pas dire que l'esprit qui viendra habiter cette matière, sera en état de continuer son perfectionnement; s'il l'est, la perfection s'affirmera de plus en plus dans la partie matérielle de l'être aussi bien que dans la partie spirituelle; s'il ne l'est pas, et qu'il n'ait pas de tendance à l'avancement, il la rematérialisera: lourd d'esprit, il ne saurait profiter d'une matière légère, dont l'instinct trop developpé ne serait pour lui qu'une cause incessante de contradictions.

En ce qui concerne la matière dont le corps du Christ était formé, le simple bon sens dit, qu'un esprit aussi élevé, aussi pur, venant donner aux hommes des exemples de la plus haute vertu, et consacrer ces exemples par le sacrifice de sa vie, devait nécessairement s'incarner dans un corps déjà purifié ou tout au moins, très avancé dans la voie de la purification.

Tous les grands évévements sont précédés de signes qui, bien souvent passent inaperçus, cela n'a rien d'étonnant; pour les comprendre, il est nécessaire d'avoir étudié l'homme, la nature et les relations qui les unissent.

Toute étude, et surtout celle-là, demande une gradation dans les connaissances à acquérir; certains spirites se fourvoient, en attribuant tout aux sciences humaines, acquises et expliquées plus ou moins intelligemment.

Il en est qui disent: « La disparition du corps du Christ tient à la désagrégation de la chair, obtenue par des moyens chimiques d'une puissance telle, qu'ils n'ont laissé aucun vestige.

« L'humanité progresse, ajoutent-ils. La science (qui sans doute progresse aussi) finira tôt ou tard par découvrir cette composition chimimique, et nous éclairera ainsi sur cette étrange disparition. »

Étrange! Entendons-nous, cependant; si cette composition chimique n'est pas encore découverte, comment veut-on que l'on s'en soit servi, pour dissoudre le corps du Christ?

Et, si on admet qu'elle ait existé et qu'il soit difficile de la retrouver, on n'a pas le droit de parler de progrès, puisque la science actuelle est incapable de fabriquer un produit dont on se servait, il y a près de dix-neuf siècles?

D'autres spirites, refusant au Christ le titre de — Divin — affirment que son Esprit, l'esprit de Vérité, plane sur le monde; en cela ils sont illogiques, Dieu étant dans l'esprit de vérité et le fils de Marie étant l'esprit de vérité, il faut qu'ils reconnaissent sa divinité ou qu'ils nient sa qualité d'esprit de vérité.

Le Christ a rempli sa sublime mission qui était d'émanciper l'esprit humain, victime de la matière. Il a ainsi racheté, sauvé les hommes.

Nier un bienfait reçu, est une ingratitude! prétendre, pour masquer cette négation, que la science découvrira un secret déjà connu et employé par les anciens, est une sottise...!

Retenez bien cela spirites! Et marchez dans la voie tracée, pour combattre l'erreur. Nous sommes avec vous!!!

Un groupe d'amis.

—

Communication de Turpin, évêque de Jérusalem, obtenue le 30 décembre 1881.

La Doctrine Spirite, ou communications des vivants avec les morts, a été établie par Dieu, mais n'a été comprise des hommes, que depuis un certain nombre d'années. Elle existait, dès les premiers âges du monde, et elle eût pu être pratiquée: à diverses époques, des tentatives isolées ont été faites; mais la majeure partie, se refusant à reconnaître son véritable objet (qui est de nous rapprocher de Dieu, dès cette vie), lui attribuait des influences autres, et complètement distinctes de celles qu'elle a réellement.

Cela provenait du peu d'avancement des Esprits incarnés qui, au lieu de voir dans les manifestations des esprits désincarnés, des tentatives faites pour les guider, les conseiller et les instruire, n'y voyaient que des actes surnaturels de sorcellerie et autres stupidités de ce genre.

Il a donc fallu des siècles pour que les hommes fussent préparés à ces sublimes révélations, et qu'ils eussent puisé, dans la Foi, la force nécessaire pour les recevoir sans effroi, mais avec bonheur et reconnaissance.

En effet on reconnaît un vrai spirite, à sa fermeté devant l'invisible, quelles que soient les manifestations produites. Cette fermeté lui vient de son entière confiance en Dieu, et elle ne lui permet pas de croire que des esprits, invisibles pour lui, puissent lui être nuisibles, dans les divers actes de sa vie; s'il en est qui l'osent, il lutte avec eux et ne les craint pas: craindre serait douter.

Le spirite de conviction se tient en garde contre les suggestions mauvaises d'esprits vicieux. Il prie, et Dieu, qui ne reste jamais sourd à la voix de celui qui l'implore, envoie aussitôt des esprits supérieurs, dont l'influence bienfaisante combat de suite celle des mauvais.

On n'entendait pas ainsi l'influence des Esprits sur le monde des vivants; on leur accordait des pouvoirs illimités, dont les mauvais se servaient d'une façon toute matérielle, et, se basant sur quelques faits isolés, très rares, les incarnés se croyaient sans cesse à la merci d'ennemis invisibles.

On voyait, et l'on voit encore, (moins fréquemment, il est vrai,) une épouse, saisie de frayeur, près du corps, à peine refroidi, de son époux qu'elle idolâtrait encore la veille: on voyait des fils trembler près du cercueil de leur mère; des mères, prises d'un effroi indescriptible près du corps de leurs enfants; et, tous, s'épouvanter à la seule pensée que l'être perdu, pleuré, sincèrement regretté, pouvait se redresser de son lit de mort et leur parler.

Bizarre contradiction! Tristes conséquences du manque de Foi qui matérialisait toutes les impressions.

Un Esprit nonchalant, réincarné, sera peut-être taquiné, même obsédé par un Esprit vicieux, ou simplement léger; cela s'est vu, se voit et se verra longtemps encore; il sera ce qu'on a appelé, possédé, sans que, pour cela, l'esprit de l'Etre étendu dans son cercueil, ait le droit, le pouvoir de briser l'équilibre des lois matérielles qui régissent les mondes, et de se servir encore des lèvres dont les caresses furent si douces à tous ceux qui le pleurent.

On a, constamment du reste, confondu l'obsession et la possession.

On appelait possédés, des gens qui n'étaient que des — obsédés, — et dont l'obsession pouvait cesser par la volonté de celui-là même qui la subissait, ou par la prière de quiconque avait la Foi.

Des hommes vicieux, n'espérant qu'en des Esprits pervers, se livraient entièrement à eux, et finissaient par donner tous les signes du possédé; — c'était une obsession, parvenue à une véritable tyrannie, et à laquelle ils ne pouvaient se soustraire.

Mais à qui la faute?

Devait-on admettre pour cela, que des esprits infernaux, créés par Dieu, et, par Lui, maudits, eussent assez de puissance pour contrebalancer sa Puissance, faire le mal là où il voulait le bien, n'ayant pour guide que le seul désir de conduire le monde à sa perdition? cela eût été absurde.

Le monde a progressé; cette croyance irrationnelle et superstitieuse n'existe plus, ou du moins très peu; elle tend même à s'effacer tout à fait chez les Esprits les plus faibles, comme chez les Esprits ayant des tendances à se pervertir.

Il ne faut cependant pas en arguer que toutes ces idées etaient des mensonges; il y a des mauvais Esprits qui, sans s'en douter, servent les projets de Dieu, et qui ont presque tous les défauts attribués naguère aux anges déchus, sans avoir une parcelle de la puissance qu'on leur prêtait.

Ceux-là sont méchants et très opposés à la propagation de la Doctrine Spirite: leur faiblesse égale leur perversité, on n'a pas à les redouter. C'est malgré eux, que cette science progresse, et tous leurs efforts pour l'entraver ne trompent pas les médiums sérieux qui les chassent dès qu'ils se présentent; ils cherchent à se venger de leur impuissance, sur les groupes qui tâtonnent, sur les prosélytes nouveaux, dans tous les lieux où la Foi n'est pas robuste: mieux vaudrait dire où la Foi n'a jamais pénétré; là, ils sont dans leur élément, en attendant que le spiritisme les en chasse et les oblige à reconnaître leurs erreurs, à s'humilier devant Dieu dont la miséricorde est infinie.

La moisson est mûre, hommes de l'avenir, ne dédaignez aucun auxiliaire: le dédaigné pourrait bien être celui qui demain vous tendra la main et vous sauvera.

—

Communication faite par Socrate, le 27 mars 1882

La communication du 7 février dernier révèle le principe des choses et donne une idée plus nette de la grandeur et de la puissance de Dieu; grâce à elle, tous ceux qui ont des oreilles et qui veulent entendre, entendent; tous ceux qui ont des yeux et qui veulent voir, voient.

La distance entre le Créateur et la créature diminue en raison du degré de perfection acquise, elle ne saurait être comblée, cela se

conçoit. Dieu n'est point par sa créature ; elle, elle est par Dieu.

Dieu est l'infini ! Qui oserait prétendre expliquer l'infini...? Les esprits les plus rapprochés de Dieu le pressentent, aucun ne se hasarde à en donner une définition, il ne le pourrait pas.

Toute chose qui se définit est nécessairement limitée, et, quelle que soit son étendue, la pensée peut l'embrasser. Or, qui donc, excepté Dieu, peut embrasser l'infini ?

Les planètes qui se meuvent dans l'espace ne sont que des points à peine marqués dans l'immensité. Qu'on établisse la différence qui existe comme poids et volume entre un homme et une planète. Tous les moyens fournis par les sciences seront insuffisants.

Il en est de même d'une planète avec l'infini.

L'homme écrase la fourmi pour éviter sa piqûre, il fuit devant l'abeille courroucée, il tressaille au moindre bruit insolite, il redoute le silence au milieu de l'obscurité de la nuit, et il n'est superbe que lorsqu'il croit pouvoir l'être sans danger. Est-ce avec un tel bagage d'héroïsme qu'il se prévaudra contre les ordres de Dieu ?

L'homme ne se connait pas, il se voit à travers sa présomption, il se dresse un piédestal, il croit que nul autre que lui ne saurait l'occuper.

Il prêche à tous l'obéissance, mais afin d'être obéi lui-même, il n'entend pas obéir aux autres.

Il prêche la fraternité, mais en sa faveur seulement ; il envie et calomnie tout ce qui n'espas lui...!

Il prêche l'égalité par envie de ceux qui sont plus élevés que lui, refusant ce droit à ceux qui le sont moins, afin de les asservir.

Le monde, pour lui, est tout en lui..... La perfection, c'est lui. Lui, et toujours lui...!

Il est un point qui, cependant, le contrarie fort, ce point c'est Dieu. Il tourne la difficulté selon ses aptitudes. S'il n'est pas, comme esprit, arrivé à un degré qui lui permette de le pressentir, il le renie. S'il le pressent, il nourrit l'espoir de l'égaler, c'est-à-dire d'arriver à un degré de perfection tel, qu'il sera Dieu à son tour, et pour cela, il le soumet au creuset et à l'alambic, espérant bien que la science lui donnera la clef des secrets de la divinité...!

Sans nier l'importance de la science, ni l'efficacité, pour quelques-uns, d'être stimulés par la curiosité, on peut franchement désirer de lui voir assigner un but utile, véritablement savant, logique et humanitaire, et espérer qu'au lieu de la voir étudier légèrement pour y découvrir la négation, elle soit assez étudiée pour qu'on puisse y démêler l'action constante de l'esprit.

La science est, avant tout, intelligente, sinon elle est fausseté et pousse à des entreprises aussi téméraires qu'insensées. Bien des hommes se targuent de l'infaillibilité du savoir, pour concevoir des projets extravagants et s'abriter derrière leur qualité de savants afin de ne pas partager les périls de l'exécution. Ce sont généralement ceux qui ont le bon sens d'avouer leur ignorance qui payent de leur fortune et de leur vie les découvertes humaines. Cela ne veut pas dire que l'on ait à rester dans le *statu quo*, ll'homme n'accomplirait pas sa mission ; mais s'il est des choses nécessaires pour les quelles on n'a pas à mesurer les sacrifices, il en est d'autres qui sont tout à fait inutiles.

Par exemple. Il est avéré que chaque planète est isolée dans l'espace, qu'aucun lien matériel ne la relie à ses voisines, même les plus rapprochées d'elle, que par conséquent ses extrémités sont absolument baignées dans la masse ambiante. On sait aussi qu'en ce qui concerne la terre elle pourrait être traversée d'une extrémité a l'autre en très peu de temps. Et bien, cela n'empêche pas l'homme de s'exposer à des périls dignes d'une meilleure application, pour tâcher de parvenir jusqu'aux dernières limites du globe. Pour y voir quoi ? — L'immensité, c'est-à-dire rien d'appréciable à ses sens.

Toutes les tentatives faites ne l'ont pas découragé. Il ne peut comprendre que Dieu, dans sa sagesse, a tout prévu, et qu'en créant les planètes il les a ceintes d'un cordon d'obstacles absolument infranchissables. En donnant la terre à l'homme, il a entendu réserver l'espace pour les esprits.

L'homme ne franchira pas les limites assignées à ses investigations. Qu'il aille jusqu'où il lui est permis d'aller, le champ est vaste et il lui faudra bien des siècles encore avant de connaitre la planète qu'il habite ; mais, il ne saurait franchir les limites qui lui sont fixées, sa tâche est toute en ce monde ; elle n'est point au delà.

SOCRATE.

PHILOSOPHIE POLITIQUE

—

La comédie humaine renouvelle sans cesse ses personnages et ses scènes : Aujourd'hui le triste, demain le gai, après-demain le maussade, puis le bouffon, et le sérieux, et le grotesque. Tout se mêle, tout s'enchaîne, et tout produit des effets nouveaux. Le législateur modifie les lois, le penseur modifie les morales, l'artiste modifie les mœurs : le tragédien pleure là où rit le comédien ; chacun accomplit son évolution autour d'un arbre qui survit à tous les accidents et à tous les désastres des siècles, arbre dont les rameaux, en reverdissant, s'ornent de fruits sans cesse différents : cet arbre, c'est l'humanité : il pousse, il monte, sa cîme tend à se rapprocher du ciel, de Dieu, alors que son tronc recouvre, par l'écorce qui s'en détache, la boue qui le pourrissait : ainsi, les gens de cœur laissent échapper d'eux-mêmes des effluves qui corrigent l'humanité de ses vices, de ses travers : l'odieux s'efface, l'horizon s'agrandit, les caractères se transforment, le sourire remplace le rictus, les visages s'embellissent, l'âme devine la vérité, tout se colore : la vie est plus facile, l'étude ouvre des sources de bien-être inconnues de nos pères, l'art met à profit les mille matériaux du globe : l'homme comprend ses poètes et ses philosophes : la comédie humaine est une fortune que l'observateur utilise pour le service de tous.

—

La misère affaiblit le cerveau humain : Que de pertes pour les hommes dans les souffrances qu'endurent les esprits d'élite, avant de parvenir à secouer les entraves que la société apporte à l'exécution de leurs travaux !

Un homme qui pense est un homme dont on se méfie : le penseur qui trace sa pensée sur le papier est un homme qui ennuie : cependant les progrès sont dus aux philosophes qui s'emparent de l'homme, le suivent à travers toutes ses étapes, analysent ses désirs, ses volontés, ses actions, et tirent de tout cela des conclusions inattendues, démasquant un nouvel ordre d'idées, auquel, jusque-là, on n'avait pas pris garde.

Le simple est devenu le difficile : le bonheur est naturel, les complications sociales ne proviennent que de nombreux malentendus qu'il serait aisé de supprimer. A première vue, il semble que l'on va ruiner les riches ou anéantir la puissance des forts, en s'occupant de réformes, c'est une erreur : les riches et les puissants sont riches et puissants, de par une volonté supérieure à celle de l'homme, et si souvent leurs travaux ont contribué à leur donner la fortune, le pouvoir, ils n'y sont parvenus que grâce à une protection constante, invisible, qu'ils ont eux-mêmes reconnue par ce mot inventé pour la chose : le mot *chance*. Certains restent en route où d'autres rencontrent tous les succès. Ne dit-on pas d'un homme qui réussit dans toutes ses entreprises, qu'il est né sous une heureuse étoile?

Les riches et les puissants ont pour mission de faciliter l'éclosion du génie humain, de le protéger, de l'écouter, et, par lui, d'apercevoir l'humanité dans toutes ses classes sociales, de les voir toutes s'acheminer vers un but bien net et bien caractérisé : la Perfection.

Tant pis pour eux, si, se départant de cette haute idée, ils descendent à des questions de personnalité, de mesquine ambition, et s'ils ne considèrent leur intérêt que dans leur propre élévation, au lieu de le considérer dans la satisfaction de ceux qui dépendent d'eux et qui aspirent à monter.

L'ascension des petits ne gêne en rien la prospérité des grands ; bien au contraire, elle leur profite. La perfection, atteinte par quelques-uns en idéalisme, entrevue par quelques autres dans la matière, ne demande qu'à être le patrimoine de l'homme. Pour cel,a il importe que les angles s'effacent, que les anneaux de la chaîne humaine se déroulent sous une même impulsion, que les mille intérêts qui agitent la nature humaine s'unissent, se groupent, et tendent tous vers la solidarité universelle par l'équitable répartition des forces et des besoins.

Il n'y a disproportion entre les êtres que parce qu'il y a, d'un côté, indifférence pour les souffrants ; de l'autre, haine pour les possesseurs.

Que souffrants et possesseurs s'intéressent mutuellement les uns aux autres, la misère poursuivra moins l'homme et les mauvaises passions ne le tourmenteront plus : le bien-être se glissera dans toutes les sphères sociales.

Chacun pour tous, telle est la loi de l'avenir, hors d'elle, errements et conflits.

S. SURGENT.

L'HOMME

(ÉTUDE

—

Lignes Explicatives

Quelques-uns, pour exprimer leurs idées, aiment à mettre en scène des personnages qui traduisent leurs pensées et les développent dans certaines circonstances de la vie qui font le roman : Cette méthode est avantageuse pour la masse du public ; elle a cependant un grand inconvénient, c'est que les théories formulées perdent de leur importance et ne deviennent plus que les rêves de héros imaginaires, sur lesquels on ne s'arrête pas.

En philosophie, c'est-à-dire dans l'étude de tout ce qui a trait à l'homme, à ses destins, ses progrès, ses aspirations, ses tendances, la pensée demande a être libre d'elle-même, à s'affranchir de toute règle et à se révéler telle

qu'elle est dans l'esprit de celui qui l'a portée, engendrée, nourrie, et cela, seul ou avec l'aide des réflexions de tous temps.

Un sujet se présente à l'esprit du penseur : celui-ci tresaille sous le choc produit en lui par la rencontre du fait et de l'inspiration, il vibre sous son influence : il le couche sur le papier : puis convaincu de l'indifférence qui l'accueillera, il le farde, le déguise, lui enlève ce qui est son essence même et livre au public un semblant de composition, qui n'a d'autre utilité que celle de l'amuser un instant, tout en augmentant la collection d'œuvres sans but qui ornent les rayons de bibliothèque.

Saisi et rendu tel qu'il avait été conçu, il n'eût peut-être pas plu, mais la Providence s'intéressant à tout ce qui est humain, tout ce qui vit de sa propre force, l'eût, un jour ou l'autre, arraché à l'oubli dans lequel il végétait, et placé sous les yeux d'un autre esprit qui, se basant sur un travail consciencieux, eût, à son tour, ajouté une pierre à l'édifice, fécondé de son imagination progressée et en eût tiré un livre utile à l'humanité.

Les réflexions suivantes faites entre un cadavre et le dernier ami qui le veillait ne visent pas à autre chose.

Elles s'adressent à celui qui saura y découvrir une vérité à propager, un progrès à accomplir.

I

Le Cadavre

La nuit était venue ; le cadavre était là, je le veillais.

Qui était-il ? peu importe : la mort ne connaît personne.

Je le regardais, et ma pensée l'étudiait.

La mort, l'énigme, étaient devant moi.

Mon âme percevait, mon corps frissonnait.

Ce cadavre avait vécu, il avait aimé, il avait souffert. Savait-il, à cette heure, le but de cette vie, de cet amour, de cette souffrance ! Rien ne dénotait cette connaissance.

Esprit fort ! L'est-on en présence d'un être humain prêt à se décomposer, ne trahissant plus aucune personnalité, ne suant plus l'idée par les pores à jamais desséchés.

— Vie, après laquelle on se cramponne alors même qu'on désespère, cesses-tu dès que le cœur ne bat plus ?

Le cœur, est-ce là tout ce que nous veut cette terre ?

Cet homme, avec lequel j'étais, seul dans le silence de la nuit, avait été aimé ; aimé, on l'avait abandonné, et c'était moi, un étranger, un inconnu de lui, qui avait l'honneur d'être son dernier compagnon : Etrange honneur qui allait me permettre de parler avec lui le langage de l'esprit.

On aurait dit qu'il dormait : le mal physique avait quitté le corps : nulle trace sur le visage n'indiquait la lutte de la créature contre la nature. Il ne souffrait plus de notre souffrance continue, sue et toujours intolérable. La mort paraissait la délivrance. Aurait-il pu m'affirmer qu'elle l'était.

— O cadavre, qui donc demain, recueillant la parole du Christ, te dira : « Lève-toi », et te fera marcher ? Qui, domptant les forces matérielles et se confinant dans la Spiritualité, s'écriera : « Je veux », et sera obéi par les éléments ?

— Christ, la croix de ton supplice n'a-t-elle point encore ployé sous la détresse des générations qui se sont trainées sur cette boue planétaire !

— Terre, terre, que fais-tu de notre âme lorsque tu dévores notre corps ?

Le cœur ne palpitait plus chez cet homme endormi du sommeil sans réveil. Aucune passion n'animerait plus cette chair marbrée et livide. Le progrès ne mord pas au cadavre.

— Passion, progrès, que viens-je songer à vous, là, devant cette fin d'existence ! Y a-t-il encore des sentiments derrière cette rigidité effrayante ?

La nature est généreuse pour ses victimes : elle leur accorde le calme après la tempête.

Qui peut se vanter d'une vie sans nuages ? qu'il vienne celui-là, qu'il vienne conférer avec le philosophe, il est l'exception et mérite sa curiosité à plus d'un titre.

— Inconnu qui me lis, toi qui ne souffres pas dans l'instant, crois-tu que tu seras épargné ?

Il n'y a point d'assurance parfaite en une vie tranquille : ceux qui se targuent de se désintéresser de tout et de se mettre au-dessus des vulgarités sentimentales, ont tout près d'eux le ver sur lequel ils poseront le pied et qui les renversera. Ils rêvent et sont bercés par la sécurité que leur donnent leurs ressources. Le faible et l'opprimé ont plus de forces en eux que le puissant et le tyran.

Qui ne rêve pas ! est-ce toi, savant qui cours après le grand secret des causes et des effets ? pourquoi donc te faut-il des siècles pour faire un pas de fourmi dans la découverte de la science ? est-ce toi, ambitieux, qui prétends imposer à tes concitoyens ta volonté et ta fortune ! D'où vient donc que tu construis sur le sable et qu'en fait de gouvernement, tu n'as encore rien édifié de sérieux pour l'avenir ! est-ce toi, est-ce vous, avares et pédants, prédicateurs de morale et charlatans, hommes de toutes qualités, qui désirez par-dessus tout l'assouvissement de vos passions, de vos fantaisies, de vos chimères, sans souci de leur plus ou moins de vitalité !

— Science, pouvoir, fortune, n'êtes-vous pas des rêves qui ne profitez jamais à ceux qui vous ont cherchés, mais qui allez à ceux qui ne pensaient pas à vous !

— Cadavre, parle-moi ! Ton esprit n'est point encore assez éloigné de ce monde pour redouter de se frotter au mien : le vivant est avec le mort. — Mort, ton œuvre s'est accomplie sur le corps, l'espritte domine, il va me le prouver.

Le milieu où nous nous trouvions était simple : une chambre réduite à son plus modique ameublement : le lit était ce qu'il y avait de mieux ; deux chaises, une table ; sur la table le cierge et l'eau bénite ; dans un coin un tas de hardes. Nul n'avait souri au regard de celui qui trépassait ; J'étais arrivé quand tout était terminé ; avec moi s'étaient glissés quelques indifférents. Le nécessaire, ce qu'exige la loi avait été fait. On avait facilement accédé à mon désir d'être le gardien du corps.

Pauvre diable !

— Vous, qui pensez avec moi, savez-vous si cette mort solitaire ne vous attend pas ! Respectez donc les isolés : bien mieux, préoccupez-vous de ce qu'ils deviennent. L'homme qui chemine seul dans la vie est un reproche vivant à la société : tout homme a des parents, des amis, des connaissances ; ces parents, ces amis, ces connaissances sont solidaires de ce qu'il fait C'est un crime de s'éloigner de l'homme que poursuit la misère. Heureux de ce monde, ouvrez votre cœur, la compassion sait mieux ce qui convient à la détresse que le calcul ; l'obole de l'aumône ne guérit pas les plaies de la pauvreté, la commisération continue, seule, peut sauver le malheureux qui se noie. La reconnaissance qu'il vous aura n'a rien à voir avec le service que vous rendez. Vous accomplissez un devoir humain ; vous enlevez au mal une arme. Sauvez, sauvez, vous qui en avez les moyens, à votre heure de douleur vos amis vous entoureront, leur sympathie sera la meilleure de vos consolations.

Mourir sans parents, sans amis près de soi, n'est-ce pas affreux ! Cela est-il rare ! Pensée humaine, qu'attends-tu pour protester au nom de tous les déshérités ?

L'iniquité est dans l'humanité : Génie, quand donc la chasseras-tu ?

II

Le Grand Poète

Il est un homme devant lequel tout s'incline.

Que ferait-il à ma place ?

En lui, le cœur tressaillant, forcerait-il la plume à tracer un chef-d'œuvre comme il en sut tant faire ?

Il n'avait point encore écrit ce poème bizarre qui s'appelle *l'Ane*, que déjà, malgré lui, la philosophie l'attirait ; malgré lui, car devant le fouilleur d'idées, le poète doit se taire et chercher la parole vraie, celle qui ne se tord pas, par complaisance pour les vers, et qui s'incarne dans une époque.

Le vers est long et fastidieux, là où l'on court les théories abstraites de l'âme et de ses espérances.

« Poète, que penserais-tu en face de ce cadavre ? »

« L'âne a discuté avec Kant ; à toi de discuter avec la matière : Je suis prêt à t'écouter, mais que mon esprit soit, par toi, emporté au delà de mes horizons, que je sache si le génie en toi, malgré tous tes bonheurs, a le sens humain et non le sens individuel.

« Tout t'a souri ; tu as marché de triomphes en triomphes, l'exil a été pour toi une auréole ; tes infidélités à la Muse l'ont rendue plus ardente à te servir ; vraiment, tu es le seul des enfants gatés de l'esprit qui puisse se vanter de n'avoir jamais connu le souci du pain et de l'abri, de l'infortune et du doute.

« Tes malheurs politiques ne furent que des accidents mérités. Qu'allais-tu voir dans cette galère des affaires publiques ? Né pour chanter ou pleurer, tu entraînais à ta suite les esprits amis et les esprits ennemis, tu as voulu réformer ; dis-moi, poète, où sont tes œuvres pratiques de philanthropie, qu'as-tu fait pour les malheureux ? dans quel pays trouvera-t-on une localité où tu aies tenté de supprimer la misère ?

« Le Christ, l'homme-Dieu, de qui tout découle comme morale, mourut crucifié !

« Shakespeare vécut son œuvre ; Musset dessécha son cœur ; Molière souffrit ses comédies ; Balzac expérimenta ses personnages ; Socrate but sa philosophie.

« Ton exil si heureux, qu'inspire-t-il à côté de tout cela ?

« La postérité avance ; que dira-t-elle devant tes livres en contemplant ce que fut ta personnalité ? Tu es rayonnement, pourquoi tes rayons n'éclairent-ils pas les bas-fonds de l'humanité et ne font-ils point fondre les perversistes et les égoïsmes.

Devant ce cadavre avec lequel je suis, j'ai dit tout à l'heure :

« — L'iniquité est dans l'humanité, génie quand donc la chasseras-tu ?

« Voici que ce mort semble s'animer et me dire :

« — L'iniquité ronge le plaisir ; la coupe des ivresses est amère pour tous, le poète est le coupable ; il encense, il flatte le sentiment, il détruit l'harmonie des espèces par l'égoïsme de l'amour. La femme est son idole mais une idole de bois qui ne doit ni parler, ni agir. La femme, sublime mystère, femme, femme, tu m'as pris le cœur, et par lui le souffle qui me faisait vivre. J'ai succombé ; j'avais aimé, j'avais cru ! qu'est la croyance en amour, sinon ce qu'est l'amour lui-même ! L'amour implique le désir de se surpasser les uns les autres ; d'où le désespoir lorsqu'il vous trompe.

« Que lui réponds-tu ?

« De nos pères les plus éloignés à ceux d'aujourd'hui, n'avons-nous pas toujours remarqué cette danse macabre qui pousse les générations à se jeter à la tête, leurs vices et leurs horreurs ?

« Ces vices, ces horreurs ont sali l'amour ; l'amour s'est vengé sur nous, il a rendu outrageant ce qui était naturel ; il a créé les restrictions mentales qui permettent à chaque sexe de se jouer de l'autre à qui mieux mieux.

« Les esprits délicats ont cherché à réagir ; ils ont poétisé la femme et les sentiments qu'elle inspire, ils se sont imaginé être exception, ils ont recueilli le martyre.

« L'exception en tout engendre l'erreur.

« Au moyen âge les troubadours ont chanté les châtelaines ; les rimeurs qui leur ont succédé ont été un peu plus personnels, ils ont fait intervenir, dans leurs chants, leurs souffrances ; ils ont égaré le cœur de l'homme, et il a crié à l'insconstance, à la légèreté de la femme sans se préoccuper de sa propre inconstance, de sa propre légèreté.

« Ecoute, poète, ce que continue à me murmurer ce cadavre :

— La femme qu'on aime n'est-elle pas la plus belle ? on le proclame, invitant ainsi chacun à partager le goût que l'on a : la coquetterie, arme forgée par Satan, perce le cœur de tous ceux qui l'approchent ; elle est la plus belle, oui, la plus belle : enfer et damnation, d'autres le répètent, ils le répètent et celle qu'on aime les écoute ! Que disent donc ces sots moralistes qui prétendent régler les sens d'une femme ! Triples sots, les sens excitent le caprice, et le caprice n'est-il pas tout dans l'amour ! L'hypocrisie est obligée, lorsqu'il faut, pour complaire à l'étroitesse d'intelligence des parasites qui gouvernent le monde, torturer son tempérament, étouffer l'exubérance de son âme, briser son cœur. L'humanité souffre de cette hypocrisie de la femme. A qui la faute ?

« Arlequin riait, Polichinelle pleure et tue.

« Un homme est un amas d'inconséquences dans lesquelles il ne se démêle pas lui-même : il veut la vérité, il ne sait pas la rencontrer, il refuse à son cœur le droit de vie, et c'est son cœur qui lui constitue son existence.

« J'ai lu bien des choses, et j'en ai entendu bien d'autres : je suis en cela, comme l'âne de ton livre, ô poète. Je t'avouerai cependant que je ne l'ai pas suivi jusqu'au bout : le fatras de noms baroques dont est assaisonné son discours m'a épouvanté : Je me suis arrêté, je savais où il voulait en venir.

« Or donc, poète, toi qui pense philosophie et religion, toi qui es pour la fraternité des peuples, l'égalité des citoyens, toi qui t'exprime avec tant d'éloquence sur le sort de ceux qui sont les humbles et les déshérités, indique-moi quelles sont tes idées pour la réalisation des vœux que tu formes à leur sujet, dis-moi dans quelle mesure tu sacrifies sur tes revenus pour créer des ressources aux travailleurs dans l'embarras : ta fortune t'ouvre toutes les portes, ta gloire t'autorise à toutes les démarches, dans ta main se rejoindront toutes celles de la noblesse, de la puissance, de la richesse, si tu les appelles à toi pour les grouper en sainte ligue contre les fléaux qui déciment l'humanité. As-tu songé à cela ? et si tu n'y as pas songé, qu'attends-tu pour le faire ? L'homme souffre, l'âne ne le guérira pas. »

Ecrire pour la renommée qu'on en aura est enviable : il l'est davantage d'écrire pour l'amélioration du sort d'un chacun : chercher à empêcher le désespoir de corrompre un trop grand nombre d'être humains, est un devoir lorsqu'on a le génie.

Ce cadavre, mon compagnon, atteste l'inutilité du langage Parnassien, puisqu'il est mort pour l'esprit et pour le cœur, alors que le poète le plus illustre de notre époque rimait quelques pensées philosophiques.

L'expérience est là pour nous apprendre que tous nos efforts doivent tendre à élargir sans cesse le cercle de ceux que nous pouvons aider, protéger et sauver.

Le platonisme a fait son temps.

Il faut un aliment sérieux aux appétits surexcités par l'éducation qui se répand, par les agglomérations de plus en plus importantes.

L'homme disparaît dans la foule : nous le retrouvons devant la tombe, demandons-lui son secret.

A parler franchement, un cadavre qui communique avec ma pensée, me plaît davantage à écouter que le plus savant des poètes, lorsqu'il fait de la philosophie scientifique.

Je laisse à chacun ses préférences.

III

L'Esprit

L'homme a son corps comme instrument de supplice, son âme comme rayon lumineux, éclairant sa route.

Par le corps on commet les sottises, les fautes, les crimes : par l'âme, la personnalité de l'individu s'affirme, s'élève, devient de plus en plus accessible aux émotions de la pitié, de la vérité, de la beauté, de l'art qui résume tous les progrès de la civilisation.

La première impression de l'âme qui se reconnaît est la souffrance : souffrir apprend à apprécier le sentiment, on souffre en soi, on souffre dans les autres, on se sentimentalise. La souffrance s'accroît par l'extension du sentiment, et celui-ci s'embellit par elle.

L'amour enseigne au cœur de l'homme la science de la vie : l'amour ne s'explique que par l'esprit, celui-ci s'inquiète de l'objet aimé, et suivant son degré de science, son degré de sentimentalité, il est enclin à la jalousie ou au dévouement.

La jalousie est l'amour qui se sent inférieur à l'idéal et qui, rapportant tout à la matière, craint d'être reconnu ce qu'il est, et agit en conséquence despotiquement vis-à-vis de la personne rivée au sentiment qui l'a fait naître. Il développe les haines et les crimes qui en résultent.

Le dévouement s'élance avec l'idéal au-dessus de la matière, il rêve la perfection, la cherche, la prêche, la démontre ; il parle de l'âme et de son avenir ; les souffrances de ce monde deviennent presque des jouissances, car elles illustrent la personnalité et la rendent de plus en plus propre aux nobles vertus qui ont pour but l'effacement individuel au profit de ceux que l'on aime, que l'on chérit.

Aimer est bien, savoir aimer est mieux. On ne le sait qu'en étendant au delà de cette vie les facultés que l'on a.

Les rêveurs, les poètes parlent sans cesse du ciel dans leurs extases, leurs œuvres, ce qui ne les empêche pas, dans la pratique, de se rire de ce qu'ils ont avancé ; de maudire leur maîtresse si elle les trompe, de se désespérer et de se tordre dans la rage de l'impuissance pour un regard qui ne leur aura pas été adressé, de chercher à se venger de leurs infortunes sur la femme de leur ami. Ces gens-là, pour bien parler, pour bien écrire, ne savent pas aimer : ils parlent, ils écrivent avec leur tempérament, ils se moquent de celui des autres. Le talent retourne à notre personnalité, d'où nous dédaignons ceux qui nous admirent. L'humanité se complaît dans ses misères.

La femme est le sourire qui éclaire notre existence ; si elle nous manque, tout nous manque ; bien peu ont la franchise d'avouer cela. On préfère l'accuser de tous les méfaits : ainsi on se fait tolérer, parfois plaindre, souvent applaudir. La femme n'a-t-elle pas une influence décisive sur tout ce que nous entreprenons ?

La vérité, la seule *véritablement vraie*, c'est qu'elle excuse tout, qu'elle autorise tout : elle est la vie de l'homme.

N'est-ce point elle qui le porte, le façonne, puis plus tard en fait une force vitale et sociale, ou un élément de décomposition et de désordre. L'humanité n'a point de progrès sans elle : elle devient sans intérêt.

Parlé d'elle, grand poète ; dépeins-nous la sous les plus riantes couleurs ; avec toi nous vivrons, nous apprendrons, nous retiendrons, nous aimerons.

Le cadavre agit sur moi lorsque je pense à cela : il murmure sur ce lit où il dort : « La femme. »

La femme ! seul avec cette pensée, seul avec mon étrange compagnon, à ce nom magique, tout frissonne en moi ; la mort s'incline devant la femme.

Voici que ma tête s'exalte ; ma jeunesse que je croyais à demi-fanée, qui ne se complaisait plus que dans les souvenirs, reprend son action sur mon cœur, sur mon âme ; des idées toutes nouvelles m'assiègent l'esprit, idées qui m'eussent inspiré l'horreur, lorsque j'étais à l'âge de l'expansion, de la tendresse.

La femme !

— Attends, ami, laisse ma pensée s'écrouler tout entière, tu parleras ensuite : tu as souffert : ton esprit n'anime plus ce corps qui, demain, sera la pâture de la terre : il peut me comprendre sans que la parole nous serve d'intermédiaire, attends et vois les images qui se dessinent là, devant moi, à la simple évocation de la femme.

Quelle est cette tête blonde qui s'avance entre le mur et nous ; mes yeux n'ont point d'hallucination ; c'est elle, elle : Vingt ans et les illusions sont sur son front : Que dit-elle ? Que me veut-elle ? Elle sourit ! Rien de mauvais ne crispe ses lèvres : en elle tout est foi et fièvre : volupté ! est-ce ce qu'elle désire ? Non : elle ignore la vie. On lui a dit : « Je t'aime ». Elle a répondu : « Je t'aime ». Demain un autre soupirera à son oreille : « Tu es belle ! » Elle répondra : « Je suis belle ». Puis, voilà que ses lèvres se serrent, se convulsionnent. Quel est ce changement ! Que signifie-t-il ? Quel est le démon qui s'empare d'elle ? Quelqu'un lui parle tout bas ! Que lui dit-il ? Son assurance me fait mal : ses paroles, quoique m'échappant comme son, tombent sur mon cœur et le déchirent. Ce n'est plus le même sourire qu'elle avait naguère : elle chante et sa chanson dit : « la vie est dans le plaisir, qu'on m'aime, je n'ai à aimer personne ». Sa tête blonde s'efface, elle n'est plus, je ne la vois plus. Et toi fantôme moqueur, que viens-tu faire ici ? Oui, tes cheveux sont beaux, ton front est pur, tes bras demandent la passion : va-t'en, ton regard est fatal : quel est ce cortège d'êtres impies qui se précipitent et piétinent le bas de ta jupe : tu les chasses, tu veux être seule avec moi, avec nous : ne t'avance pas, j'ai peur de toi : tu m'aimes ! qu'ai-je fait au ciel ! tu es trop belle pour moi : non, laisse-moi, j'ai peur, te dis-je : ah, mon âme est faible : tes poursuivants ont disparu, rappelle-les : tu ne veux pas : tu te penches sur moi, tu m'embrasses : tout tourbillonne autour de moi : mais je ne suis plus debout, me voila couché sur l'herbe humide, est-ce la ton lit, spectre implacable : qu'ai-je donc en moi ? mes membres refusent le mouvement : Ce que j'ai ! la poitrine traversée d'un coup d'épée et c'est ton amour qui me l'a valu. Fuis, fuis, le meurtrier est près de toi : fuyez, visions, fuyez, tristesses et terreurs : la femme, la femme, non je ne veux plus penser à elle, mon cœur se meurt et ma raison n'est plus.

Brusquement je revins à moi : tout était calme, je me tournai du coté du cadavre et l'interpellai.

— Allons, à toi, parle, que penses-tu ? qu'es-tu maintenant ?

ALPHONSE MOMAS

(*A suivre*).

QUELQUES LIGNES D'IGNOTUS

DU FIGARO

—

— Ah, dit-il, le soldat, inconnu encore, que mon rêve a toujours visé, grandit singulièrement à l'horizon — comme un voyageur mystérieux qui s'approche. Je déteste toute dictature — surtout la dictature militaire. Cependant je me déclare prêt à cirer avec un beau noir vernis comme, enfant, je le faisais à ma jument baie — les sabots du cheval de ce soldat...

Pourquoi, un soldat, Ignotus ?

Un soldat renferme-t-il toutes les sagesses ? Et parce que ce siècle a vu l'épopée Napoléonienne en faut-il conclure au remède militaire pour dénouer toute situation qui paraîtra compromise ?

Il grandit ce soldat, nous ne le croyons pas. Les temps sont changés : aux nations qui se précipitaient sur un peuple ébranlé par la secousse révolutionnaire, la Providence suscita un génie despotique qui, brutalement, ramassa toutes les forces en ébullition de son pays : il vainquit l'Europe, il fut vaincu dans sa patrie.

La révolution a beau vouloir essayer les reprises de 93, elle n'a plus, en face d'elle, des monarques unis par un sentiment outré de personnalité individuelle ; elle a des peuples qui se classent en nationalité, et qui, dans leur lent travail d'incubation, ne toléreraient pas une main de fer sur des frontières ensanglantées encore hier.

Un soldat à la tête de France serait la ruine, la mort de la nation.

Ah, croyez-le, Ignotus, étudiez, scalpez dans le vif, les hommes et les choses de notre temps, ne souhaitez pas, n'espérez pas après un soldat.

Le flux et le reflux des évènements condamnent ce beau sol de France à l'agitation continue : lorsque l'Etranger n'attire pas ses regards, elle se complaît dans ses discordes et s'amuse dans ses rêveries. Ceux qui la fécondent : la fécondent de leurs folies, comme de leur sang. Il s'y dépense plus qu'ailleurs de l'esprit et de la sottise, de la vertu et du vice, du bien et du mal, mais quand la moyenne se fait, le niveau s'accuse supérieur à celui de tous les autres pays.

Un soldat repousserait le moment d'appréciation de cette moyenne.

Que la tempête souffle et que les hommes affolés se ruent à l'assaut de toutes les convoitises, il y a des sages qui mûrissent par l'étude, qui apprennent par l'expérience, qui acquièrent pouvoir par le prestige des travaux accomplis.

Il n'est pas que les travaux de guerre qui imposent les hommes au choix de leurs concitogens ; il y a les travaux de science, les travaux de législation, les travaux d'organisation, les travaux de *guérison sociale*.

Pourquoi pas un organisateur ? qui vous dit que dans quelqu'une de nos villes, ou même dans quelqu'un de nos villages, un enfant, peut-être un jeune homme, ne rêve pas à cette heure à l'avenir du pays, et que malgré son âge, son obscurté, il n'ait dejà reçu du ciel mission de se tenir prêt.

Un enfant, un jeune homme, un homme mûr, un vieillard, peu importe, mais pas un soldat. Un soldat brise et ne sauve pas.

Jeanne d'Arc avait ses visions en gardant ses moutons : les Anglais tenaient la France : elle chassa les Anglais : la France laissa brûler Jeanne d'Arc.

Que fait celui dont nous attendons la venue ?

Il n'aiguise pas une épée ; il pense, et sa pensée plane sur le monde, avant de se fixer sur sa patrie, sur nous.

J. de CORADDA.

NOS CONFRERES

—

Nous avons reçu de Nantes la lettre suivante, elle est signée de M. P. Verdad, directeur de l'*Anti-matéraliste* de cette ville : elle nous soumet quelques objections ; il est de notre devoir de l'insérer et d'y répondre, afin de nous éclairer mutuellement :

Nantes, 25 Mai 1882.

« Monsieur et Frère,

« J'ai reçu les premiers numéros du Journal Spirite : *l'Esprit*. Je me suis empressé de les lire pour connaître les principes sur lesquels vous vous appuyez. Permettez-moi de vous soumettre quelques observations ou plutôt quelques pourquoi ?

« Le spiritisme d'Allan Kardec renferme l'*Evangile Eternel*. Rien n'est aussi bien conçu que cette œuvre collective des *Messagers du Ciel*. Vous vous en faites les propagateurs, c'est bien ! Vous êtes dans la vérité !

« Mais ce que je ne comprends pas dans votre œuvre, c'est de concilier l'autocratie avec le *Livre des Esprits*.

« Kardec (c'est-à-dire l'œuvre collective des Esprits) est essentiellement démocratique. L'autoritarisme est mis à l'index par les Esprits, et vous prétendez appuyer votre œuvre spirite sur ce sable mouvant ? Prenez-garde ! vous êtes en dehors de la vérité.

« La démocratie a pour elle la tradition et la raison ; l'autorité, c'est-à-dire la royauté, n'a pour base et pour appui que les massacres, le vol, le carnage des hommes.

« Pourquoi le Christianisme, ce rêve d'or d'un génie, a-t-il échoué dans son but ? Pourquoi la religion (ce lien sans lequel l'humanité ne peut vivre), sombre-t-elle à notre époque ? Pourquoi les philosophies des écoles les plus célèbres ont-elles avorté dans leurs prétentions ? Parce que les sentiments démocratiques ont été dominés par l'autorité despotique des rois.

Le peuple est à lui, il s'appartient. Il doit se gouverner dans toutes les sphères de son activité. Le principe de l'autorité est faux, absolument faux. Non-seulement il est contraire à la dignité humaine, mais aussi à la *Raison universelle qui est Dieu* !

« Le livre des Esprits est démocratique dans son but, il est démocratique dans ses hautes conceptions, il est démocratique par la façon dont il a été dicté.

« Dieu n'est point un roi. Il n'est point non plus un autoritaire. Dieu n'est autre qu'un centre vers qui tous les êtres humanisés convergent. Dieu, c'est l'Amour universel, la Raison consciente absolue : Dieu, c'est la justice, la solidarité, la fraternité. *Dieu*, enfin, *c'est le Père des Cieux semés dans l'immensité*. Trouvez ces perfections dans vos rois ; trouvez dans vos quatorze siècles de traditions monarchiques, comme le prétend Chateaubriand, des lois de justice, de liberté, de fraternité. Non, non, la royauté n'est pas le droit divin ! Le droit divin, c'est *la Raison* avec laquelle tout homme vient au monde et qui nous guide dans la direction voulue par l'Être parfait ! Emanation Sainte de ceux qui sont montés vers le foyer d'où part et où retourne la lumière éternelle.

« Comme vous, cher frère, je suis bien affligé de la tournure que prennent les hommes qui gouvernent le monde démocratique ! Comme vous le Matérialisme m'épouvante ! Je souffre des misères morales des frères qui m'entourent, néanmoins j'espère et je crois à l'avenir de la démocratie, c'est-à-dire du gouvernement du peuple par le peuple.

« Voyons, qu'ont fait vos rois, vos autoritaires pour le peuple, pour la classe la plus nombreuse et la plus pauvre ?

« Vous vous moquez de Lissagaray qui prétend que du jour où le prolétaire aura les sièges municipaux, il vaincra la bourgeoisie et luttera contre elle avantageusement. Eh bien ! Ce brave a raison ! Il est dans le logique des choses ?

« Que font les bourgeois pour le peuple ? Ne le ruinent-ils plus ? Combien louent-ils leurs taudis (maisons) aux pauvres familles ouvrières ? C'est épouvantable lorsque l'on sait que les habitations ouvrières rapportent 50 pour 100 aux propriétaires. Je vous le prouverai quand vous le voudrez.

« Combien avez-vous de socialistes chez les bourgeois comme M. Gudin (de Guise) ? Je crois qu'il est le seul, en France, ayant compris la justice sociale.

« Croyez-moi, Monsieur, le spiritualisme moderne est démocratique et doit rester tel. Ce ne sont point les riches qui viennent à Allan Kardec, ce sont les pauvres, les souffrants, les misérables, les esclaves du vieux monde. Ne parlez donc pas d'autorité à ceux qui connaissent la loi universelle.

« Cette loi, c'est celle de la solidarité, de l'égalité de la liberté, de la justice : Or, avec des lois semblables que les spirites observent (j'entends ceux qui sont sérieusement spirites), un peuple qui croira aux éternelles consolations des morts, et à leurs communications avec les vivants, pourra se gouverner lui-même et se passer des prêtres et des rois. Et ainsi s'accompliront les prophéties des grandes et belles âmes qui ont prédit l'avènement du Règne de Dieu : un seul peuple, un seul pasteur.

« Néanmoins, je suis avec vous dans l'humanité, en frère le baiser de paix.

P. VERDAD.

Comme vous le dites très bien, monsieur et frère, « le spiritisme d'Allan Kardec renferme l'Evangile Eternel. Rien n'est aussi bien conçu que cette œuvre collective des Messagers du Ciel. » Vous ajoutez : « Vous vous en faites les propagateurs, c'est bien ! vous êtes dans la vérité. »

Nous vénérons profondément la mémoire d'Allan Kardec, et nous sommes les admirateurs sincères et convaincus de ses œuvres : à notre vénération se joint un autre sentiment, celui de la reconnaissance pour toutes les marques d'attention qu'il ne cesse de prodiguer à notre journal, ainsi que pour tous les conseils que nous recevons de lui. C'est vous dire que nous sommes en parfaite communion d'idées avec l'Esprit de ce Maître aimé.

Mais il nous appartient de vous faire observer que, bien qu'appelés par l'Esprit même d'Allan Kardec, les *continuateurs de son œuvre*, nous ne méritons pas encore cette appellation, et encore moins celle de propagateurs. Les œuvres d'Allan Kardec se propagent d'elles-mêmes, sans nul secours humain. En outre de cela les communications publiées dans l'*Esprit*, ont toutes été reçues par nos collaborateurs et aux dates que nous avons indiquées, d'où il résulte, qu'il se produit un ensemble de faits, desquels surgiront certainement de nouvelles pensées et de nouveaux axiomes en toutes matières.

Dans notre numéro du 30 avril, page 2, colonne 1, nous disons en cinq lignes la mission que nous nous imposons, mission imposée : dans ce même numéro, aux pages 3 et 4, se trouvent des communications signées, Un ami, Saint-François-de-Salles, Saint-Paul : tout notre programme y est résumé. Avons-nous tort de dire Saint-François-de-Salles, Saint-Paul ; dans ce cas, ce tort est commun à bien d'autres spirites.

Parler avec respect et déférence de ce qui est élevé par l'intelligence, le cœur, l'éducation de ce qui est beau, grand, idéal, est-ce ne pas être démocrate ? Nous ne le pensons pas et nous nous faisons honneur d'être démocrates, dans le vrai sens du mot, c'est-à-dire en aimant le peuple pour toutes ses qualités de travail, de dévouement, d'énergie dans la lutte qu'il soutient contre les misères morales et les misères matérielles : nous n'approfon-

dissons pas les querelles humaines afin de ne pas nous exposer à de fâcheux entrainements devant le but que nous nous proposons de poursuivre. Nous n'avons ni orgueil, ni envie ; nous n'appartenons à *aucun parti*, *aucune secte*, *aucune coterie*, (voir l'article intitulé *Quelques Questions*, numéro du 21 mai) : nous marchons avec une entière indépendance.

Nous ne demandons à personne, qui il est? combien il possède ? d'où il vient ? ce qu'il fait ?

Qu'il soit roi ou prolétaire, riche ou pauvre, bourgeois ou artisan, prêtre ou laïque, à tous nous disons la vérité, telle qu'elle nous est enseignée.

Aux Puissants de ce monde, nous prêchons la charité, l'amour et la justice pour tous, la protection : Aux faibles, nous prêchons la patience, le travail, la prière : A tous, nous conseillons la concorde.

Nous ne sommes pas des spirites de parti-pris : nous sommes spirites de vérité; nous la cherchons en tout et partout.

Nous respectons tout ce qui est respectacle, nous compatissons à tout ce qui est souffrant, nous plaignons tout ce qui est dans l'erreur ; nous travaillons à rétablir un équilibre moral dans les esprits afin d'amener un apaisement dans les discordes et d'inaugurer, tous, l'ère de la paix universelle par la connaissance exacte de ses devoirs d'abord, de ses droits ensuite.

En fait d'autoritarisme, voici le nôtre : Obéissance à l'Esprit de vérité, résolution inébranlable de dire tout ce que nous pensons être sage et juste, et qui nous est suggéré par nos guides spirituels ; ne nous écarter jamais de la ligne droite qui conduit à Dieu, laquelle ligne est dans le respect des uns et des autres, l'accomplissement de la mission qui est confiée à chacun de nous, la défense de l'homme contre tous les accidents moraux et matériels qui l'assiègent de l'enfance à la vieillesse. Sommes-nous si autoritaires que cela, monsieur et frère? A vous de cœur et d'esprit pour la grande lutte du spiritualisme contre le matérialisme.

Pour la rédaction :

PARKOS.

THÉATRES

—

La saison d'été commence pour beaucoup de nos théâtres parisiens : en voici une dizaine qui congédient leurs habitués; la moitié de ces dix cependant, ne ferme qu'à demi et deux émigrent tout bonnement comme de vulgaires artisans.

La *Mascotte* abandonne les Bouffes et porte ses pénates aux Folies-Dramatiques : l'opérette de M. Audran y continuera la série de ses succès : Le *115 rue Pigalle* a bouclé ses malles et s'est installé à la Comédie-Parisienne.

Denis Papin de Louis Figuier apparaît à la Gaîté : la science veut aborder le feu de la rampe. Montjoye et Saint-Denis, par la morbleu, le drame de sentiment, c'est bien, mais cela ne suffit pas, on n'apprend rien en entendant déclamer : « C'était une noble tête de vieillard », « Archers du palais, veillez ». M, Louis figuier, un savant, infiniment estimable, a estimé que le public estimerait bien mieux, un drame qui lui remettrait en mémoire, un nom estimé, sous le personnage d'un homme souffrant et vivant comme Lagardère du Bossu ou Chicot de la Dame de Monsoreau. Parfait : sera-ce plus qu'un succès d'estime qu'obtiendra ce hardi initiateur? A chacun son genre. Je préfère M. Figuier dans ses livres et dans ses études qu'au théâtre.

A propos de Lagardère, le *Bossu* ne périt pas : Cocardasse et Passepoil se prélassent à la Porte-Saint-Martin. Ces figures légendaires amusent comme par le passé, et quand ce bon M. de Peyrolle passe par-dessus pont, c'est un trépignement de satisfaction dans toute la salle. Ces figures sont bien françaises, et malgré les défaillances de l'époque, elles savent éveiller chez le plus indifférent ce goût de bretteur et de chercheur d'aventures, qui fait le fond de la nation.

L'Odéon, les Variétés, la Renaissance, les Bouffes-Parisiens, les Nouveautés vont nous créer des loisirs; *Madame le Diable* et *Fatinitza* nous manqueront bien quelque peu, mais nous les retrouverons avec d'autant plus de plaisir à la saison nouvelle.

Les villes d'eaux appellent artistes et musiciens, hommes de lettres et journalistes, bourgeois et industriels, gens aisés de toute catégorie, nous devons constater le mouvement musical qui se produit dans tous ces centres de plaisir ou centres de santé comme l'on voudra. Les exécutions d'orchestre y ont pris un développemeut considérable, et tel Casino qui ne possédait que quelques racleurs de 20e importance, offre aujourd'hui à ses visiteurs une véritable phalange de symphonistes d'élite. Le pays s'est embelli, la population s'est enrichie, l'argent qui circule, voilà le vrai secret de la prospérité pour tous. C'est surtout dans l'art que ceci est une réalité. Les municipalités qui s'amusent à supprimer les subventions de leurs théâtres, font une piètre besogne et enlèvent, sciemment, une source de revenus parfois considérable à leur commune, en lui enlevant une attraction pour l'étranger, un plaisir pour ses habitants.

Cela n'empêchera pas certains conseillers municipaux soi-disant intelligents, de proposer et de voter toutes les mesures propres à éteindre le sentiment de l'art chez nous : il leur sera beaucoup pardonné, non à cause du nombre de leurs péchés, mais à cause de leur dose de bêtise.

M. CLÉRYANE.

LES AVENTURES DE ROCAMBOLE

APRÈS SA MORT

—

(*Suite*).

Elle releva sa main, et Me Zocas, soulagé, s'occupa à regarder cette fumée.

Moins épaisse que naguère, elle s'élevait directement vers le plafond, puis, de là, redescendait sur le sol, sur lequelle elle rampait pour remonter ensuite plus loin, en zigzags de serpent, elle passait successivement de la couleur rouge à la couleur bleu et devenait ensuite violacée ou verte ; peu à peu elle avait envahi toute la chambre et elle ne décessait pas de sortir du vase : elle s'élevait maintenant en minces colonnes droites, et dans ces colonnes étincelaient mille paillettes d'or ; on eût dit un magnifique feu d'artifice, ou de ces fusées volantes qui, après avoir éclaté, retombent en gerbes éblouissantes; les yeux se fatiguaient à contempler ce paillettement qui s'arrêta pour être remplacé par des languettes de feu, aux couleurs variées; enfin, la fumée cessa entièrement de sortir, il y eut un lourd silence, pendant lequel toute celle répandue dans l'appartement vint se condenser en face du jeune homme et une masse compacte, représentant un gros sac de farine ; là elle tournoya quelque secondes sur elle-même, prit une forme humaine vaporeuse d'abord, ensuite tangible, enfin vivante comme les deux autres personnes présentes au phénomène.

Surpris, saisi, Me Zocas regardait et ne disait rien: la veuve murmurait quelques paroles: la forme humaine, un homme, prononça distinctement.

— Me voici.

— Je t'attendais, esprit.

— L'évocation a été longue.

— J'avais à m'occuper de tant de choses.

— Je le sais: Me Zocas est un brave.

— Il parlera dans un instant, la voix ne lui est pas encore revenue.

— C'est donc lui l'avocat de Viverac?

— Oui.

— Tant pis.

— Non le procès ne se faisant pas, il n'aura aucune relation avec cette famille, et tes prédictions ne se réaliseront pas.

— Allons donc, tu as vu dans le marc du café!

— Oui, mais je n'ai pas distingué la femme.

— Point n'était nécessaire que tu la distingues.

— D'ailleurs, il y a près de lui une bonne influence.

— L'amour matériel domine toutes les influences de l'autre monde.

— Tais-toi, mécréant.

— Bast, la veuve, si tu n'as que des injures à m'adresser, nous ne ferons rien qui vaille ce soir.

— Sois toi-même raisonnable, et je te serai utile, même malgré toi.

— Oui... oui... oui. Vois-tu, je ne puis oublier. La vie de toutes mes incarnations me poursuit et m'obsède, il en est une qui brûle toutes les autres, c'est celle où je me suis rencontré avec Corinne. Corinne, la veuve, c'est ma chair, c'est mon sang, et à travers les siècles, à travers les incarnations, je l'ai toujours suivie, l'épiant, la rendant folle ou misérable, afin de la tenir en mon pouvoir; elle m'échappe presque à présent, et ce jeune homme qui est là peut me l'enlever à tout jamais; non, cela ne sera pas, je la disputerai, et tout ce qu'un esprit de ma puissance a le pouvoir de faire, je l'entreprendrai pour les tuer du coup tous les deux.

— Chut! il t'entend.

— Tu as raison. Parlons d'autre chose.

— Parler d'autre chose et pourquoi ? fit l'avocat, revenu de sa somnulence, vous m'intéressez, esprit ou ombre, fiction ou réalité, vous m'intéressez, et cette passion conservée au delà de la tombe mérite bien qu'on ne la cache pas. J'aimerai Mme de Viverac, dites-vous, car j'ai bien compris, Corinne, c'est elle. Je ne le crois pas. Aimer est pur, à mon sens ; or, ce que je sais ne m'inspire qu'un sentiment naturel de défiance à son égard. Je vous rassure. Parlez-donc : vous aimez encore Corinne, vous haïssez ceux qui l'entourent, le procès se complique des moyens que vous employez et qui, nécessairement, échappent à l'appréciation humaine. Le procès n'aura pas lieu, mais le mari vit, et cette existence est destinée à causer bien des embarras à vos amours, o fantôme, le caractère de l'homme s'annonce sous des couleurs qui ne disent rien de bon pour Mme de Viverac, vous la protégerez, comment ferez-vous ?

— Fort bien mené, maître intervint la veuve Magnan ; Rocambole, à toi de répondre, aussi bien tu le sais, tu l'as reconnu, ce n'est que par M. Léon Zocas que tu peux, pour l'instant, détourner l'orage qui menace d'emporter ta belle ; tu l'as désigné, il est là, explique-lui ce qu'il a à démêler dans toute cette intrigue.

— J'ai assisté à votre conversation, tu l'as mis sur la voie ; il arrêtera ce procès; mais ce n'est pas tout, il faut que Lucien parte, qu'il aille au loin, bien loin, qu'il déblaye la situation de sa présence, car, avec les mauvais jours qui sont imminents, il aurait la partie trop facile vis-à-vis de Corinne ; c'est ce départ qui constitue l'important de l'affaire. Lucien ne voudra pas partir, il mentira pour rester, il pressent ce que lui amène le jour de demain.

— Il est obligé de partir s'il ne veut être poursuivi ou faire poursuivre M. de L. Quant à moi, je ne garderai le silence sur cette aventure que devant sa disparition complète.

— Il disparaîtra et n'en résidera pas moins à Paris.

— Comment, vous, fantôme, vous ne trouvez pas un moyen d'obvier à ce séjour.

— Si, si fait; quand vous aurez obtenu de lui

qu'il intervienne auprès de son père, vous lui direz que votre intention est d'aller prévenir Mme de Viverac de ce que vous savez. Il s'emportera. Vous vous montrerez intraitable.

— C'est mon devoir.

— Oh, votre devoir, cela pourrait se contester, mais nous n'en sommes pas à chicaner sur les mots. Lucien s'emportera et vous menacera.

— Ira-t-il jusquà la violence ?

— Vous pouvez plaisanter là dessus, je ne vous conseillerai pas de vous trouver seul à seul avec lui, c'est une belle haine que vous cultiverez là.

— Mille mercis de m'avoir choisi pour ce genre de travail.

— Devant votre impassibilité, M. de Viverac vous demandera ce que vous attendez de lui, puisque sa femme ignore toujours sa sortie du tombeau.

— C'est alors que j'exigerai son départ immédiat.

— Non, il vous promettrait et vous jouerait.

— Que répondrai-je donc ?

— Que vous ne connaissez aucun motif qui puisse vous empêcher de parler. M. de L. proposera le départ de Lucien, vous demanderez à réfléchir, on insistera, vous affecterez de la répugnance.

— Je n'aurai pas à l'affecter.

— Soit ; enfin vous céderez, mais en exigeant une garantie.

— Une garantie !

— Oui : il faut que vous ayez entre les mains une pièce qui vous livre pieds et points liés, non seulement Lucien, mais aussi son père et M. de L.

— Je ne vois pas trop.

— Laissez-donc, je vais vous indiquer comment vous l'obtiendrez. Ces trois personnages sont déja dans un fort mauvais cas; ils ont d'autres péccadilles sur la conscience, ce qui prouve une fois de plus que les bonnes réputations sont souvent des masques dont on couvre ses vices et ses défauts. chacux d'eux, dans son genre, aurait droit au contraire du prix Monthyon. Vous avez vu à l'œuvre Lucien ; son père a mieux fait que de tuer un homme; il a deshonoré, souillé toute une famille, qu'il a ensuite perdue en la faisant traquer par des créanciers dont il tenait les fils ; il y avait là un père, une mère, deux jeunes filles ; le père s'est pendu, la mère est morte d'épuisement, une des filles est devenue folle, l'autre, vous la rencontrerez de dix heures à minuit sur les boulevards.

— C'est épouvantable.

— Quant à M. de L.

— Une de nos gloires ; fantôme, ne touchez pas à celui-là, je ne vous croirai pas.

— Ah ah ah !

L'apparition eut un réel accès d'hilarité, pendant lequel tout crépita, meubles et murailles, pendant lequel, on entendit dans la rue comme des gémissements prolongés.

Il reprit :

— Une de vos gloires, une gloire du barreau, n'y touchez pas ! vous voilà bien, Messieurs les avocats, qui plaidez le pour et le contre, sans vous soucier du juste et de l'injuste, qui pratiquez la loi, non pour y chercher l'esprit, mais pour y découvrir l'échappatoire, qui, dans l'accusé, ne voyez jamais un souffrant, mais un ennemi, même lorsque vous avez à le defendre ; qui vous servez de votre robe pour bavarder de longues heures sur un sujet dont vous vous moquez les trois quarts du temps, qui acquérez votre réputation au détriment des uns et des autres, et qui, vous trouvant trop à l'étroit au palais, avez jugé commode de vous introduire dans la vie politique. Si les bandits étaient une corporation comme vous en êtes une, et qu'on les mît dans un plateau de balence, alors qu'on vous placerait dans l'autre, je ne sais pas trop de quel côté serait le poids le plus lourd.

— Trêve de tirade, fantôme : l'avocat est un être indispensable : par lui le malheureux, le persécuté arrive à se défendre et peut reconquérir ce qu'on lui a pris, ce qu'on lui détient illégalement.

— La cause est mauvaise, Maître Léon Zocas. Je vous le prouve par M. de L., une gloire du barreau, comme vous dites. En voilà un qui a eu tous les bonheurs : Né avec la fortune et le nom, doué d'une intelligence supérieure, développée par une éducation des plus brillantes, élevé au milieu d'une famille chez laquelle les traditions d'honneur se léguaient de génération en génération, il débuta par des succès, continua par des succès. Marié avec une mondaine des plus charmantes, il eut l'art de savoir conserver son cœur il en fut toujours aimé : père de trois garçons, tous trois achèvent des études couronnées par de nombreux triomphes. Cet homme, cet heureux, cet avocat, presque ce magistrat, est un infâme. Un mot peut le rendre fou : ce savant, ce lettré, ce raffiné est à la merci d'un mot. Un mot est plus puissant que toute sa carrière, toute son aristocratie, toute sa volonté. Ce mot est le nom d'un petit village de banlieue dans lequel le misérable possède une maison avec jardinet et où il va, trois fois par semaine. Ce village c'est Deuil. Maître, M. de L., Messieurs de Viverac père et fils sont à vos ordres, vous les leur dicterez : ces ordres seront transcrits sur une pièce, qu'ils signeront et que vous conserverez : ce sera la garantie que vous exigerez.

— Ils refuseront.

— Impossible, avec ce que vous savez, ce que je vais achever de vous apprendre, avec les preuque, seul, je puis vous aider à fournir.

Alphonse Momas

(*A suivre.*)

Jeudi prochain, 8 juin, aura lieu au Trocadéro une Grande Matinée, organisée pour aider à la fondation de *la Maison des nouveau-nés*, dont le siège social est 64, rue Neuve-des-Petits-Champs.

Cette matinée est ainsi annoncée :

Aux portes de la capitale doit être fondée une maison où seront accueillis les enfants que les femmes désespérées abandonnent parce qu'elles ne gagnent pas assez pour vivre elles-mêmes. On offre à ces malheureuses d'élever leur enfant, en leur donnant la facilité de le voir lorsqu'elles le voudront, on empêchera bien des actes de désespoir, de folie ; on sauvera de la dégradation bien des abusées, des inconscientes.

Assurer la vie de l'enfant, grandir la maternité, voilà le but humanitaire, moral de l'œuvre de *la Maison des nouveau-nés*, œuvre autour de laquelle doivent se grouper tous ceux qui se préoccupent de l'avenir de notre chère patrie.

Beaucoup trop d'enfants sont victimes de la faute de leurs parents pour que nous ne nous intéressions pas à une œuvre qui a pour mission de sauver de la mort matérielle tant de pauvres êtres, accueillis à leur entrée dans ce monde par un crime.

Enlever au mal toutes les sources qui l'alimentent est le devoir de l'honnête homme.

Cette œuvre est sous le patronage de Victor-Hugo.

Nous nous faisons un plaisir de l'annoncer.

PALAIS DU TROCADÉRO

—

Jeudi 8 Juin 1882

GRANDE MATINÉE

Organisée pour aider à la fondation de la

MAISON DES NOUVEAU-NÉS

Sous le patronage de Victor Hugo, de MM. les Sénateurs, Députés et Conseillers municipaux, avec le gracieux concours de Mlle de Vère, M. Lorrain, de l'Opéra; Mme Appia, Mlles Rosamond, MM. Coquelin cadet, Worms, Martel, Prudhon, de la Comédie-Française; Mlle Tessandier, M. Paul Mounet, de l'Odéon; Mlle Lincelle, M. Grenet-Dancourt, du Vaudeville; Mlle Persoons, M. Paul Vertin, du Gymnase; Mlles Scriwaneck, du Palais-Royal; G. Scellier; Mmes Ameline, L. Martin, pianistes; Mlle Magdeleine Godard, violoniste; Mlle Bouré, élève de Mathon; M. Cleetès, du Conservatoire; Mlle Gabrielle Laperrine; Mlle Claire Denyse, élève de Sarah Bernhardt.

NOTE DE L'ADMINISTRATION

—

Nous rappelons à toutes les personnes qui s'intéressent à notre œuvre, qu'elles peuvent adresser directement le montant de leur abonnement à l'administration par un mandat-poste, afin d'éviter toute confusion dans le service.

Par la même occasion, nous prions celles qui reçoivent le Journal, et dont l'intention n'est pas de s'abonner, de vouloir bien donner l'ordre de le refuser, sans quoi nous les maintiendrions inconsciemment sur nos listes : nul n'est forcé de nous suivre, et encore moins de nous lire.

PETITE CORRESPONDANCE

—

M. D. Pre., Paris. — Vous êtes bien fautif ; on ne refuse jamais secours à qui que ce soit : vos ennuis remontent à cette époque, parce que vous avez failli au devoir que vous teniez de votre fortune. Réparez pour l'avenir : soyez certain que l'argent est peu de chose devant les événements et qu'un ami est préférable à la fortune la plus considérable.

Mlle Rebecca C., Tarascon — Vous pouvez envoyer le montant de vos numéros : nous ne demandons pas mieux que de vous faciliter.

LES GRILLES AUTOMATIQUES

POUR FOYERS INDUSTRIELS

—

Un ingénieux constructeur parisien, M. A. Goujet (108, rue des Dames), s'est fait de la recherche des grilles économiques une véritable spécialité, et a créé successivement : la grille oscillante, la grille triturateur, la grille tubulaire rotative, la grille automatique à mouvements continus, autant de systèmes qui ont obtenu un grand succès et ont valu à l'inventeur, dans les diverses expositions, des médailles de bronze, d'argent et d'or, une médaille d'honneur, un diplôme d'honneur, etc.

Néanmoins, M. Goujet, qui appartient à la race des inventeurs tenaces, ne s'est arrêté dans ses recherches que le jour où il a trouvé la grille automatique à mouvements intermittents (il avait reconnu les inconvénients du mouvement continu) et à levier mobile indépendant.

L'addition de ce levier, qui se manœuvre à la main, est une idée très-heureuse, car, outre qu'elle permet d'opérer le dégorgement de la grille avant la mise en pression de la vapeur et pendant les temps d'arrêt de la machine, elle donne aussi la faculté d'appliquer le système de grille automatique aux foyers qui ne fournissent pas de force motrice et dont on utilise directement la chaleur.

La moyenne des expériences très nombreuses exécutées en ce moment a donné, en faveur de la grille automatique intermittente, un chiffre de vaporisation supérieur de 22 0/0 à celui obtenu avec les grilles ordinaires.

Donc, pour conclure : avec la nouvelle grille, plus de tisonnage, plus de décrassage ; suppression des deux tiers du personnel chargé de la conduite du foyer ; économie de combustible variant entre 25 et 40 0/0 ; et complète régularité de marche.

Le Gérant : Alphonse Momas.

2472 Paris. Typ. Morris Père et Fils, rue Amelot, 64.